

Apprécier le mérite vraiment personnel, saisir et faire comprendre les finesses de caractère, la tenacité de la volonté, l'esprit de réalisation, les secrets du cœur, la profondeur d'un idéal, c'est là tracer le portrait sentimental, moral et intellectuel de l'homme loué.

Hélas ! ceci n'est pas de la capacité de tous !

Dieu soit loué, dans notre organisation sociale, la charité — cette extraordinaire vertu chrétienne — n'est pas encore superflue ni criminelle. Si la décadence du mot « vertu », comme le constate Paul Valéry, est un fait regrettable, l'amour cependant a encore son emploi dans la société.

En louer les serviteurs n'est pas une simple formule.

Et, certes, « le rappel de la bonté d'un médecin n'est jamais chose absolument inutile ».

Auguste Van Mosuenck était né à Feluy-Arquennes le 2 février 1875, d'une famille de quatre garçons. Son père mourait prématurément lorsqu'il avait six ans ; sa mère resta seule pour élever sa famille.

La vive intelligence et l'application du jeune Auguste attirèrent l'attention d'un prêtre dévoué, qui, comme nombre de ses pareils, sut, de sa seule inspiration, faire de l'orientation professionnelle ; il parvint à décider la mère à envoyer Auguste au Collège d'Enghien ; celle-ci n'eut qu'à s'en féliciter. Son fils, sérieux dès le jeune âge, mûri précocement par la perte de son père, se classa vite en tête de sa classe.

Un simple trait montra, déjà à cette époque, sa soif de connaître et son esprit pratique ; loin de se désintéresser du flamand, le jeune homme fit l'acquisition d'un manuel, où lui, Wallon, chaque jour, augmenta les connaissances de sa seconde langue nationale. Par la suite, il passa plusieurs vacances chez des parents en Hollande.

En 1892 (à 17 ans) il termina ses humanités.

Toujours conseillé par son protecteur, il décida de faire les études médicales à Louvain.

Durant plusieurs années, logé à la Pédagogie Justo-Lipse, il passa tous ses examens avec grande distinction, plus souvent avec la plus grande distinction.

Il eut comme condisciples Albert Lemaire et Charles Nelis, tous deux, comme lui, hélas ! fauchés en plein travail. Camarade de cours du regretté professeur Lemaire, une sincère émulation s'établit entre eux deux, bientôt appuyée sur une solide amitié, qui ne fit que croître au cours de leur vie professorale.

La maladie cependant n'avait pas épargné Auguste Van Mosuenck, malgré son jeune âge ; à 23 ans, âge auquel il conqui-

son diplôme final, il avait eu déjà trois atteintes graves de rhumatisme articulaire aigu.

Malgré de longues semaines d'immobilisation et de pénibles convalescences, son énergie et son ardeur au travail lui firent mener à bien ses études médicales.

Le professeur Dandois l'avait pris en particulière estime ; à la fin de ses études, il lui demanda de rester à Louvain. Mais les dures nécessités de la vie ne permirent pas de suivre ce généreux appel.

A Esneux, près de Liège, il débuta dans la pratique de la médecine ; une réussite rapide fut, une fois de plus, interrompue par la reprise de son vilain mal.

Les fatigues des visites journalières dans un pays montagneux lui devinrent pénibles.

Van Mosuenck avait le cœur déjà entamé, mais le courage restait entier ! C'est à Orp-le-Grand qu'il osa se refaire une nouvelle pratique ; il y réussit pleinement.

Quelle rude et merveilleuse École de Médecine que la vie du médecin de campagne d'alors ; elle marquera van Mosuenck pour toujours.

Alors, pas de prises de sang, pas de ponctions lombaires, pas d'analyses ou peu, pas de biopsies, pas de rayons X...

Le médecin se trouve seul devant son malade, avec ses uniques moyens, vraiment personnels. Quelle audace, et aussi quel mérite ! Sa perspicacité qui fouille les symptômes, son esprit critique qui compare et définit les rapports ; sa vue synthétique qui groupe, qui saisit le principal pour minimiser l'accessoire ; son courage dans l'efficiace thérapeutique... sont ses seules armes.

Ce sont elles qui forment ce que l'on appelle, à juste titre, le sens clinique.

Heureux ceux qui le possèdent, comme Van Mosuenck ; ils sont les grands médecins.

En 1903, la Faculté de Médecine ne comportait que quatre grandes cliniques : chirurgie, médecine interne, gynécologie-obstétrique, ophtalmologie.

La chirurgie assumait tous les traitements sanglants de toutes les régions du corps.

Petit à petit, s'en détachèrent des sous-groupes, les spécialités.

C'est ainsi que la stomatologie fut constituée en entité clinique.

Le choix pour le titulaire de la clinique des maladies de la bouche se porte, à nouveau, sur Aug. Van Mosuenck.

Cette fois, il ne manqua point à l'appel. La confiance de ses

anciens maîtres, l'attrait de l'enseignement, le vaste champ nouveau à défricher le décidèrent.

C'est ici que commence la belle et fertile carrière du professeur et du savant.

Comme tout ce que fit Van Mosuenck, sa préparation technique et scientifique à la nouvelle tâche fut marquée de profondeur et de conscience.

Dès 1904, il passe un an et demi à Genève, malgré ses charges de famille déjà lourdes ; il y suivit, comme simple élève, les cours de l'École dentaire ; il y apprend les techniques spéciales, et y perfectionne ses connaissances médicales.

En 1905, il est nommé chef de clinique à l'Hôpital Saint-Pierre. Il y pratique son art durant deux ans, sans donner cours encore ; et, suprême consécration, il va compléter sa formation à Chicago, où il conquiert le grade de Post-graduate du Chicago Dental College.

Et le voilà mûr pour l'enseignement, après six années de préparation. Quelle belle persévérance, loin de la hâte intempestive des jeunes générations !

Chargé du cours de stomatologie en 1910, il est nommé, en 1914, professeur extraordinaire ; en 1920, il est professeur ordinaire.

Avant l'arrivée de Van Mosuenck, l'art dentaire était entre des mains purement mécaniciennes ; Van Mosuenck en fera une discipline vraiment médicale, à l'égal des autres spécialités ; il le rénovera sur les grandes bases de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, qui seules assurent la précision dans le diagnostic et rationalisent l'efficacité du traitement.

Ce principe fondamental sera la clef de voûte de son enseignement ; il sera l'élan qui entraînera la phalange de ses élèves ; il sera l'inspiration de sa production scientifique ; il sera l'idéal qui animera ses luttes professionnelles.

Désormais, toute sa vie médicale sera orientée avec dévouement, avec tenacité, parfois avec âpreté, vers la réalisation du but suprême, qu'il s'est posé : « La Stomatologie à la Médecine et aux médecins seuls. »

Son enseignement était basé sur les théories modernes et sur la pratique ; il mettait son plaisir à le tenir à la hauteur des progrès de cette jeune science, encore en pleine évolution.

Son cours est tenu par ses anciens élèves comme un modèle de netteté et de concision ; tel chapitre présente en un raccourci admirable l'essentiel indispensable à l'étudiant, sans s'égarer dans les détails fastidieux, si néfastes au point de vue didactique.

De par la nature de sa science, la technique manuelle y joue un rôle important. C'est Van Mosuenck qui introduisit dans notre pays la technique des bridges, des porcelaines, des incrustations d'or et l'emploi du triérésol-formol.

Il possédait la maîtrise de son art, autant que le talent de l'exposer ; ses vues claires, synthétiques, souvent originales, appuyées d'enthousiasme captivaient ses auditeurs ; sans aliéner l'objectivité des faits, il osait soutenir les hypothèses fécondes.

Nombre d'idées fondamentales pour la stomatologie sont de lui, ou nées de son inspiration.

Il voulait créer une élite par son savoir et son intégrité, rénovateurs de la science dentaire, travailleurs scientifiques autant que médecins conscients de leur devoir.

Et cette grande et noble tâche, qui était le seul, l'unique orgueil de sa vie, à laquelle il se consacra — corps et âme — jusqu'à l'extinction de ses forces, malgré les plus dures épreuves morales et physiques, qui pouvaient le secouer momentanément sans l'abattre jamais, il la réussit pleinement.

Ses élèves, dispersés dans tout le pays, sont innombrables ; un grand nombre sont devenus de brillants maîtres à leur tour, qui se trouvent à l'avant-plan de la stomatologie, et dont la parole domine dans les assemblées scientifiques. Ce fut une de ses grandes joies, comme la goûtent les maîtres dévoués.

En 1912, deux de ses anciens élèves étaient parmi les six fondateurs de l'Institut belge de Stomatologie.

Et, ce qui est remarquable, c'est qu'avec des moyens matériels très réduits — un pauvre local, une instrumentation rudimentaire, l'absence d'assistants — il ait pu, grâce à sa puissante personnalité, grâce à sa volonté de fer, grâce à son inlassable dévouement, il ait pu leur dispenser un enseignement complet et solide.

Ils savent toute la reconnaissance qu'ils doivent à leur maître vénéré. Ils l'ont proclamé dans un hommage public, lors du vingt-cinquième anniversaire de son professorat, qui était en même temps le vingt-cinquième anniversaire de la création de la première chaire de Stomatologie à Louvain, — Gand ne vint qu'en 1914, Liège et Bruxelles en 1920.

La longue liste des adhérents à cette manifestation, où figure tout le corps stomatologique du pays, est la démonstration tangible de l'estime, de l'admiration dont il jouissait.

Van Mosuenck fréquentait assidûment sociétés et congrès ; son savoir y était largement apprécié ; certaines de ses communications étaient un vrai régal.